

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Persée

LE SAVOIR DES MYTHOGRAPHERS

(note critique)

Christian JACOB

La *Bibliothèque* du Pseudo-Apollodore¹ est l'un des textes les plus représentatifs de la littérature mythographique grecque de l'époque impériale : en trois livres, l'auteur rassemble sous la forme de généalogies l'ensemble des traditions mythiques du monde grec, depuis le règne d'Oùranos jusqu'aux héros de la guerre de Troie. Ce traité, à l'érudition foisonnante, offre un véritable *who's who* du monde des dieux et des héros. Il résume et cite des sources plus anciennes, aujourd'hui inaccessibles, et constitue de ce fait une étape obligée pour tout chercheur concerné par la mythologie grecque. Mais ce rôle privilégié de témoin de la tradition mythographique a pour contrepartie d'appeler une lecture ponctuelle et documentaire, la *Bibliothèque* d'Apollodore n'étant plus aujourd'hui qu'une machine à multiplier les notes en bas de pages. Ainsi réduit à une base de données érudites, le texte n'est plus lu dans sa cohérence et sa continuité, et on s'est rarement interrogé sur sa finalité, ses effets intellectuels et sa logique interne. Inviter à cette lecture, et tracer avec fermeté des voies d'accès dans cette œuvre-catalogue, tel est le principal mérite du travail de Jean-Claude Carrière et Bertrand Massonie, qui nous offrent une traduction française (la première depuis 1805), accompagnée d'une introduction et d'un riche commentaire, prélude à une nouvelle édition du texte grec, et première publication dans un ambitieux programme mené dans le cadre du Centre d'Histoire Ancienne de Besançon et de l'Institut Gaffiot (sont en chantier des travaux comparables sur Hygin et les mythographes du Vatican).

Par la précision du commentaire et la qualité de la traduction, les auteurs nous permettent de réfléchir sur la nature du traité d'Apollodore. Et il est bon d'en dégager aujourd'hui l'étrangeté et la dimension paradoxale, riche d'enseignements sur le statut de la mythographie grecque. De l'auteur, nous ne connaissons rien, sinon un nom qui est peut-être un pseudonyme et qui entretient une trompeuse familiarité

* A propos de Jean-Claude CARRIÈRE et Bertrand MASSONIE, *La Bibliothèque d'Apollodore* (traduite, annotée et commentée), Besançon, Annales Littéraires de l'Université de Besançon 443-Paris, Les Belles Lettres, vol. 104-7, « Lire les polythéismes », 3, 1991, 299 p.

1. Désigné, ci-dessous, « Apollodore », comme nous y invitent les auteurs, pour éviter toute connotation péjorative.

LITTÉRATURE ET HISTOIRE

avec un grammairien athénien homonyme du II^e siècle avant J.-C. Des indices convergents le datent de la fin du II^e siècle ou du début du III^e siècle de notre ère, et le situent dans le milieu de la Seconde sophistique, parmi Pausanias, Lucien et Denys le Périégète. C'est le temps « des entreprises de bilan culturel » (p. 12), où les lettrés grecs se préoccupent de rassembler le savoir, de le reformuler, de le rendre accessible sous la forme de synthèses aisément manipulables.

L'œuvre d'Apollodore est une vaste synthèse des traités des généalogistes, mythographes, historiens locaux et poètes plus anciens. Elle ne résume pas un système mythographique particulier, mais juxtapose et assemble des informations de provenance hétérogène, où les auteurs archaïques côtoient les textes alexandrins. Apollodore permet ainsi de remonter les ramifications de la tradition mythographique grecque, et constitue une source de fragments pour des ouvrages perdus, tels ceux des prosateurs du V^e siècle av. J.-C., Acousilaos d'Argos, Phérécyde d'Athènes, Hellanicos de Lesbos, etc.². Il a aussi largement cité Homère et le cycle épique, les théogonies, certains tragiques et des poètes érudits qui ont écrit à l'ombre de la Bibliothèque d'Alexandrie, comme Apollonios de Rhodes ou Callimaque. Céder à la tentation de la *Quellenforschung*, c'est toutefois déconstruire le texte d'Apollodore et s'interdire une appréhension globale de ses effets de sens propres. Car, si le compilateur indique parfois ses sources, il n'en résorbe pas moins les traits spécifiques dans un traité systématique et une écriture qui produisent cohérence et homogénéité. Homogénéité d'un style, en premier lieu : aux obscurités d'une poésie archaïsante, dans lesquelles d'autres, comme Apollonios ou Denys, se complairaient, Apollodore substitue la prose ordinaire, la *koiné* de Plutarque et Lucien. La *Bibliothèque* n'appelle pas la lecture savante, voire le déchiffrement mot à mot auquel on soumettait les grands textes poétiques dans les classes des grammairiens. Cette prose privilégie l'information sur l'esthétique, elle réifie et objective la mythologie, constituée en champ de savoir au même titre que les curiosités de la nature ou les vies des hommes célèbres.

Le titre de l'œuvre d'Apollodore, *Bibliothèque*, « dépôt de livres », invite à réfléchir sur le sens de cette entreprise de compilation. Elle est avant tout un parcours de lecture dans la bibliothèque accessible à un lettré de la fin du II^e siècle : un recueil d'informations factuelles, une collecte de noms propres, de liens de parenté, d'anecdotes, prélevés dans les textes mythographiques antérieurs. Si le patriarche Photius, au IX^e siècle, réunit dans sa *Bibliothèque* des extraits et résumés des livres qu'il a lus, préservant, pour notre plus grand bonheur, des œuvres par ailleurs disparues, Apollodore, quant à lui, compose un traité unique à partir de ses notes de lecture. La logique de ses parcours et du choix des sources nous échappe : disponibilité des textes ? Ou existence de recueils et de résumés qui ont servi d'intermédiaires ? Choix motivés pour certaines variantes mythiques ? Pourquoi, par exemple, Apollodore s'écarte-t-il, sur certains points, de la *Théogonie* d'Hésiode ? La *Bibliothèque* est un livre qui capitalise un savoir réuni dans d'autres livres. Elle résorbe pluralité et dispersion dans un texte unique. On pourrait la rapprocher de la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile, témoignant du même projet d'universalité et de complétude — un livre qui serait en lui-même une bibliothèque, car il se substitue à tous les livres qu'il condense.

2. Voir Marie-Madeleine MACTOUX, « Panthéon et discours mythologique : le cas d'Apollodore », *Revue d'Histoire des Religions*, CCVI-3, 1989, p. 248 : « Sur 78 citations attribuées, 58 concernent la période grecque archaïque et le début de la période classique. On a ici un archaïsme actif qui s'inscrit parfaitement dans cette reconquête par les Grecs d'un passé glorieux... ».

La *Bibliothèque* d'Apollodore se rapproche ainsi d'une certaine littérature de compilation, de monographies, de recueils de curiosités et d'histoires variées (Elien, Athénée, les paradoxographes), qui sont autant d'itinéraires de lecture systématique ou buissonnière dans le corpus des textes antérieurs : lecture indissociable d'une écriture, qui condense, paraphrase, uniformise, sélectionne l'information recherchée, répondant à des critères de curiosité particuliers. La mythologie, au temps d'Apollodore, est avant tout mythographie, c'est-à-dire ensemble de versions écrites, de variantes érudites, de récits poétiques, de développements « archéologiques », de monographies locales et de séquences généalogiques. Mais à la différence des recueils de curiosités, caractérisés par leur variété et offrant au lecteur le plaisir particulier des proximités fortuites, le traité d'Apollodore est une œuvre organisée selon un principe d'ordre strict : la généalogie, horizontale ou verticale, qui équivaut à une véritable grille chronologique projetée sur les temps mythiques. C'est là l'une des façons de mettre en ordre la mythologie : d'autres étaient possibles, comme le dictionnaire alphabétique, l'ordre topographique (Pausanias est engagé dans une entreprise comparable de collecte mythographique au fil de son itinéraire en Grèce) ou géographique (la carte de l'*oekoumène* décrite dans la *Description de la Terre habitée* de Denys le Périégète), ou encore l'ordre offert par le commentaire linéaire (les « *scholies* ») d'une œuvre littéraire.

En choisissant l'ordre généalogique, Apollodore renoue avec la plus ancienne poésie mythographique (Hésiode, sa *Théogonie* et le *Catalogue des femmes* qui lui est attribué), comme avec le projet des premiers prosateurs qui se proposèrent de transcrire les récits des Grecs (Hécatee de Milet, Acousilaos d'Argos, Hellanicos). L'écriture avait permis d'exercer un contrôle nouveau sur la tradition orale, en lui imposant une rationalité inhérente à sa visibilité même : la comparaison, la confrontation des variantes et leur annihilation dans une version unique, le repérage et le traitement des incohérences, les exigences parallèles de l'exhaustivité et de la non-répétition. La généalogie constitue de ce fait un dispositif de gestion économique de la mythologie, elle offre un schéma global, une arborescence, des liens logiques permettant d'enchaîner des noms propres, et de greffer, pour certains d'entre eux, le récit d'exploits particuliers. Elle assujettit la mythologie à l'ordre du temps, de la succession et des synchronismes. Une fois constitué, ce « schéma diachronique » (p. 14) est un dispositif commode se prêtant à une capitalisation infinie de l'information, ensemble de « lieux de mémoire » où l'on pourra greffer des anthroponymes et des épisodes narratifs. Le tracé de l'arborescence, seul, pose un problème, même si les insertions ou les déplacements locaux ne modifient pas nécessairement la totalité de la structure. Encore faut-il disposer d'emblée d'un cadre global : Hésiode, le *Catalogue des femmes* et les généalogistes ont pu fournir ce schéma préalable. Le livre I est principalement consacré à la descendance de Deucalion, tandis que le livre II va exposer celle d'Inachos. Cet ordre abstrait et géométrique n'est pas sans effets sur la narration même des mythes qui impliquent parfois des personnages appartenant à des familles différentes. Apollodore sera ainsi contraint de baliser son texte de repères, qui renverront son lecteur en amont ou en aval, d'une lignée à l'autre. Par exemple, Prométhée et Héraclès n'appartiennent pas aux mêmes lignages, mais se rencontrent néanmoins dans le même mythe, puisque le second délivre le premier sur les pentes du Caucase, « comme nous le montrerons dans la partie consacrée à Héraclès » (I. 46). Les variantes des mythographes plus anciens peuvent aussi conduire à insérer un même personnage dans plusieurs lignées différentes : « C'est pourquoi nous présenterons l'histoire des descendants de Périèrès quand nous en serons à la lignée d'Atlas » (I. 87). Malgré de tels renvois, il reste difficile de se déplacer dans la *Bibliothèque*, faute d'index, de table des matières, de sous-titres.

LITTÉRATURE ET HISTOIRE

En effet, si l'ordre généalogique contribue à rationaliser l'opération mythographique, il n'en modifie pas d'emblée la lisibilité. Ce n'est que par métaphore que nous pouvons parler d'arborescence, c'est-à-dire d'articulation dans un espace bi-dimensionnel. Nous sommes en présence d'une liste écrite, non d'un « arbre généalogique » dessiné. Ce n'est que par la traduction d'un univers graphique à l'autre que l'on peut visualiser ces généalogies mythiques sous la forme d'un graphe et appréhender de manière synoptique l'ensemble des relations³. La profusion des noms propres et la complexité des généalogies familiales ont une conséquence importante sur la lecture. On ne peut retenir que des séquences très limitées, régies par une étroite proximité, des rapports de filiation directe par exemple, qui sont explicités par la répétition des mêmes noms propres. Préserver, au-delà, la vision intellectuelle des arborescences est impossible, comme l'était la visualisation imaginaire de la « carte » du monde dessinée par la description poétique de Denys le Périégète. Une généalogie régionale, comme celle des premiers rois d'Arcadie que nous trouvons au début du livre VIII de la *Périégèse* de Pausanias, peut encore se lire et se représenter sans solution de continuité. Mais la généalogie universelle, depuis les entités primordiales jusqu'aux enfants des combattants de la guerre de Troie, suppose que l'on suive les uns après les autres les itinéraires des filiations, et que l'on remonte ensuite pour procéder aux raccords logiques et suivre les autres branches. Vérifier la cohérence des différentes généalogies familiales et leurs synchronismes est l'une des possibilités offertes par l'écriture mythographique, mais s'avère d'une difficulté insurmontable pour un texte-catalogue de cette ampleur.

La matérialité même de la *Bibliothèque* d'Apollodore n'est pas sans incidences sur les modalités intellectuelles de sa réception. Le lecteur est vite submergé par une myriade de noms propres qui contribuent à brouiller la visibilité synoptique de l'ensemble, parfois même à perdre le fil conducteur de la généalogie. Seul un index peut faciliter la navigation du lecteur dans cette masse d'informations, en établissant une table d'équivalences entre l'ordre alphabétique et l'ordre généalogique. Cet index rendrait possible la consultation ponctuelle du texte d'Apollodore, par exemple pour la recherche d'une information isolée, d'un nom propre particulier. Sans cet outil de repérage, le lecteur d'Apollodore doit faire appel à sa connaissance préalable des ramifications des généalogies mythiques et, à partir d'un point donné, monter ou redescendre la ligne pour retrouver le personnage recherché. Il y a une contradiction implicite entre la nature même de ce texte — des listes, des catalogues, une multitude de noms propres, dont la lecture continue provoque le vertige sinon la lassitude — et les services potentiels qu'il pourrait apporter dans le cadre de recherches ponctuelles.

Seuls repères stables, et seul répit dans ce tourbillon vertigineux, les récits autonomes consacrés aux grandes sagas mythiques : Jason et les Argonautes, Persée, Thésée, Héraklès et ses travaux, le cycle thébain, le cycle troyen. Là, le lecteur trouve, résumés, et sous leurs versions « canoniques », sauf lorsque des auteurs offrent des variantes indécidables, les récits fondateurs de la culture panhellénique.

La *Bibliothèque* suscite ainsi chez ses lecteurs deux attitudes complémentaires : l'étonnement, la surprise, le plaisir de la découverte devant les inépuisables ressources de la prosopographie mythique qui génère des personnages en multipliant des noms propres par simple combinaison de phonèmes : la reconnaissance de grands

3. Il est à noter que Jean-Claude Carrière et Bertrand Massonie ne proposent pas ce genre de schémas. En revanche, M. L. WEST, *The Hesiodic Catalogue of Women. Nature, Structure and Origins*, Oxford, Clarendon Press, 1985, propose 17 tableaux en annexe, dont la complexité même restitue bien les problèmes posés par la lecture (ou l'audition) du texte seul.

réécrits qui font partie du patrimoine culturel de l'hellénisme, d'une mémoire et d'un savoir communs sur ce que les Grecs considéraient comme leur passé lointain. Le texte d'Apollodore entre alors en résonance, sinon en redondance, avec un savoir préalable, acquis au fil des lectures, des exercices scolaires, de l'imagerie (J.-Cl. Carrière et B. Massonie soulignent avec raison le rôle de la peinture, des sculptures, des frises ornementales, parmi les modèles possibles d'Apollodore). Le lecteur retrouve, dans les récits d'Apollodore, ce qu'il a pu lire dans les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, l'*Iliade* ou l'*Odyssée*. Le mythe est alors réduit à un scénario narratif, à des informations factuelles, dépouillé des ornements de la poésie, résumé et condensé aux dimensions d'une intrigue, d'une succession d'événements, sans commentaires ni traitement esthétique. La *Bibliothèque* d'Apollodore, dans son principe même, comporte une dimension hypertextuelle : elle offre un carrefour, une table d'orientation globale, où tout lecteur d'une œuvre littéraire mettant en scène dieux ou héros devait pouvoir se repérer. Elle recompose, à partir de ces matériaux réemployés, un résumé, une version continue et cohérente du mythe.

On est dès lors conduit à s'interroger sur la nature du savoir mythographique ainsi capitalisé dans le traité d'Apollodore. Un premier trait frappant est que le mythe est réduit à lui-même. Il n'est pas intégré dans un cadre global d'interprétation allégorique. Il ne s'agit pas de proposer une lecture philosophique des mythes grecs (les *Allégories* d'Héraclite...), ni de les rationaliser, pour occulter tout élément merveilleux et retrouver une vraisemblance historique (Evhémère). Il n'y a pas non plus d'alibi esthétique et littéraire, qui accentuerait la dimension artificielle du mythe (poésie hellénistique et impériale, d'Apollonios de Rhodes à Nonnos de Pannopolis). Le but recherché n'est pas non plus systématiquement le merveilleux ni le surnaturel (recueils des paradoxographes, riches en histoires de fantômes...). Le mythe a aussi perdu son efficacité politique et sociale : il n'est plus au service de la propagande des cités grecques ou des grandes familles aristocratiques qui, au v^e siècle, revendiquaient des fondateurs ou des ancêtres mythiques⁴. Les généalogies d'Apollodore, même inspirées des historiographes du v^e siècle, échappent aux enjeux idéologiques et locaux, et sont déplacées dans un espace-temps cohérent, nettement disjoint du temps de la cité.

Dans la *Périégèse de la Grèce* de Pausanias, le mythe permet encore de baliser le territoire des cités grecques, de parsemer les paysages de signes mnémotechniques, même si leur insertion systématique dans la description relativise l'ancrage local pour suggérer, par les récurrences et les connexions possibles, la dimension panhellénique de ces traditions. Cependant, chez Apollonios de Rhodes ou Denys le Périégète comme chez Apollodore, nous ne sommes plus dans le territoire civique mais sur un espace oecuménique, superposable aux cartes géographiques. Aux découpages territoriaux présents, à l'organisation géopolitique, qui fait de Rome la métropole d'un empire où la Grèce est réduite à la condition de provinces, le mythographe substitue un espace culturel, balisé et organisé par la langue et la littérature grecques, où les héros et les dieux investissent le monde méditerranéen comme la périphérie de la terre, en Occident et en Orient. Il s'agit d'un véritable coup de force symbolique, par lequel « la mythologie grecque, dans sa forme substantielle, est donnée comme mémoire culturelle à tous les peuples de l'Empire » (p. 17).

Cette emprise conquérante de la mythologie sur la terre habitée se manifeste en

4. Voir Rosalind THOMAS, *Oral Tradition and Written Records in Classical Athens*, Cambridge University Press, 1989 (reprint paperback, 1992), en particulier le chapitre 3 : « Genealogy and Family Tradition : The Intrusion of Writing ».

LITTÉRATURE ET HISTOIRE

premier lieu par la motivation de « la trace humaine sans âges des toponymes »⁵. Il n'est guère de personnages qui ne laissent leur nom à quelque cité ou région, sinon à un fleuve ou une montagne. La mythologie est une machine efficace à motiver les noms propres, à remonter le cours du temps pour substituer un acteur héroïque ou divin à l'origine d'un nom géographique, sans que le récit ne vienne nécessairement justifier cette translation. Elle construit la « représentation raisonnée d'un espace »⁶. En fait, seul importe l'acte même de la traduction, d'une taxinomie linguistique à l'autre, qui invite à raconter un mythe en parlant d'un lieu. La motivation des toponymes est foncièrement digressive et allégorique. Il ne s'agit pas seulement d'un divertissement de grammairiens alexandrins et de scholiastes. La *Bibliothèque* d'Apollodore perpétue une tradition qui remonte aux généalogies, aux monographies régionales et aux récits de fondations de la première historiographie grecque. La généalogie héroïque était alors souvent le moyen de décrire, voire d'explicitier le jeu des alliances locales, des influences régionales, l'« amitié » entre deux cités grecques. Par exemple, dans les *Généalogies* d'Acousilaos d'Argos, le fait que Mycènes soit le fils de Sparton reflète la dépendance de Mycènes à l'égard de Sparte et offre une explication par les origines du conflit qui oppose Argos et Mycènes tout au long du VI^e siècle⁷. Le passé héroïque était un élément d'intelligibilité, voire de justification des partages politiques et territoriaux présents, et autorisait de ce fait les généalogistes à des remaniements conséquents des traditions en fonction des circonstances : ajout de générations intermédiaires, création d'alliances matrimoniales, voire de personnages fictifs. La *Bibliothèque* d'Apollodore garde la trace quasi fossilisée de ces enjeux idéologiques locaux et régionaux. Mais cette dimension politique est désormais occultée dans une procédure de sémantisation générale, où les mythographes doivent faire preuve d'une virtuosité de grammairiens dans l'association des noms de lieux et de personnes. L'espace des géographes est la référence implicite qui permet de produire des récits étiologiques et de tracer des itinéraires narratifs reliant entre eux ces différents lieux⁸.

Tous les noms mythiques, cependant, ne sont pas associés à des toponymes ou des ethnonymes. Le plus souvent, dans la *Bibliothèque* d'Apollodore, ils s'accumulent en listes, et suivent le fil conducteur des générations. Par exemple : « Electryon épousa la fille d'Alcaios, Anaxo, et eut pour fille Alcmène et pour fils Gorgophonos, Phylonomos, Célineus, Amphimachos, Lysinomos, Chéirimachos, Anactor et Archélaos, et, après eux, un bâtard, Lycimnios, né d'une Phrygienne, Midéia » (II. 52). Il y a un plaisir certain de l'énumération, de la liste, et peut-être aussi des effets esthétiques et sonores du nom propre, qui conduisent parfois à des combinatoires ludiques. Par exemple, détaillant les mariages qui se nouent entre les nombreuses filles de Danaos et les non moins nombreux fils d'Egyptos, Apollodore énumère tous les couples constitués par tirage au sort et ajoute : « Sans tirage au sort, mais d'après la similitude des noms, les fils nés de Tyria obtinrent les filles de Memphis : Cléitos eut Cléitié ; Sthénélos, Sthénélé ; Chrysippos, Chrysippé » (II. 18). Le catalogue est la forme minimale de la mythographie, et contribue à faire de la *Bibliothèque* un « ensemble référentiel de noms propres » (p. 14), bon support pour les exercices ludiques de la mémoire et de la récitation.

5. Paul VEYNE, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Éditions du Seuil, « Des travaux », 1983, p. 37.

6. Claude CALAME, « Le récit généalogique spartiate : la représentation mythologique d'une organisation spatiale », *Quaderni di Storia*, juillet-décembre 1987, 26, p. 70.

7. *F. Gr. Hist.* 2 F 24.

8. Voir Christian JACOB, *La description de la terre habitée de Denys d'Alexandrie ou la leçon de géographie*, Paris, Albin Michel, 1990, pp. 44-51.

Peut-on définir plus précisément la nature du « mythe » dans la *Bibliothèque* d'Apollodore ? Le *muthos* est pris ici dans une acception technique, celle d'un récit, qui n'est guère différent, dans ses traits formels, de l'historiographie. Apollodore raconte la guerre de Troie ou la guerre de Thèbes comme d'autres résumeraient les guerres médiques ou la campagne d'Alexandre le Grand. Seuls un critère chronologique et la nature même de la temporalité établissent une ligne de démarcation entre la mythographie et l'historiographie : le mythe est de l'histoire très ancienne, dans un temps où l'unité de mesure est la génération héroïque, à laquelle peuvent se rattacher les générations humaines, du moins dans la mémoire des familles aristocratiques qui avaient intérêt à exhiber des ancêtres prestigieux. L'histoire commence avec la guerre de Troie, et surtout avec l'avènement d'un temps que l'on peut mesurer grâce au comput des Olympiades ou encore en s'appuyant sur des listes dynastiques (par exemple la liste des rois de Sparte) ou religieuses (la liste des prêtresses d'Argos). Eratosthène de Cyrène, le troisième bibliothécaire d'Alexandrie, a ainsi réformé les bases de la chronologie historique, en excluant les temps mythiques et très anciens, échappant à un comput précis.

La mythologie consiste en un ensemble de scénarios, dont il faut préciser les acteurs et le déroulement séquentiel. Savoir technique, nécessitant l'établissement scrupuleux des faits, en dépit des divergences de la tradition écrite qui égarent la mémoire dans le dédale des variantes, elle est un domaine autonome, délimité chronologiquement (des origines du monde jusqu'aux retours des combattants de Troie), et surtout réductible à une narration factuelle, sans autres médiations. Apollodore illustre ainsi une conception restrictive et « technique » du mythe, à distinguer de « la mythologie-cadre, le système de pensée englobant l'ensemble des récits essentiels de la société grecque, l'horizon symbolique sur lequel les mythes et leurs versions croisées se transforment les uns dans les autres, accédant ainsi à une sorte d'autonomie »⁹. Il semble plus naturel de lire Apollodore en s'inspirant d'une grammaire narrative, comme la *Morphologie du conte* de Propp, qu'en s'appuyant sur l'anthropologie culturelle d'un Claude Lévi-Strauss ou d'un Marcel Detienne, tant les récits ont été isolés de tout contexte signifiant, du savoir englobant, des catégories symboliques qui déploient leurs ramifications dans les « proverbes, les manières de tables, les récits de voyage, les descriptions botaniques, les discours des médecins, les traités sur les animaux, en forme de bestiaires¹⁰ ». Cette approche réductrice du mythe s'observe aussi dans le rôle limité dévolu aux variantes, qui ne concernent pour l'essentiel que des points factuels — noms propres, etc. Apollodore cherche à établir une version canonique des mythes grecs, en reconstituant, par-delà la diversité de ses sources, une forme consensuelle du récit, occultant la richesse sémantique des déviations et scénarios alternatifs, si importants dans l'analyse structurale contemporaine, bâtie sur les règles de permutation de ces différences.

Un univers autonome est ainsi constitué, univers intertextuel, qui trouve dans la tradition et le recours aux autorités sa raison d'être et sa validation. La mythologie est moins objet de croyance que de savoir. Le mythe est un objet intellectuel qui fait partie de l'horizon de tout Grec cultivé. A l'époque hellénistique et impériale, la croyance au mythe est pour une large part celle de l'adhésion momentanée à un univers fictionnel et littéraire, constituant un domaine autonome, signe de bonne

9. Marcel DETIENNE, « Où en sont les jardins d'Adonis ? », postface, dans *Les jardins d'Adonis. La mythologie des aromates en Grèce*, nouvelle édition, Paris, Gallimard, 1989, p. 260.

10. Marcel DETIENNE, *ibid.*

LITTÉRATURE ET HISTOIRE

volonté minimale requise lors de toute lecture¹¹. Une grande partie de ce qui, pour nous, relève de la fiction était alors considéré comme de l'histoire très ancienne (l'archéologie, au sens grec). Est-il besoin de rappeler, après Paul Veyne¹², que si les Grecs ont pu manifester leur scepticisme à l'égard des dieux, ils n'ont jamais en revanche mis en doute l'existence de Thésée, même si les plus rationalistes d'entre eux, appliquant la « doctrine des choses actuelles », ont atténué la dimension merveilleuse de ses exploits. La *Bibliothèque* d'Apollodore met sur le même plan les amours des dieux et la guerre de Troie, les fondateurs mythiques des cités et les noces de Gê (la Terre) et d'Ouranos (le Ciel). Le seul facteur d'homogénéisation est la déclinaison temporelle des générations, la continuité du traitement stylistique et rhétorique, la neutralité d'une écriture qui se contente d'archiver, d'énumérer, d'articuler les séries et d'enregistrer les variantes. L'espace de ces récits n'est pas différent de l'espace habité par les hommes. Le cadre géographique est celui de l'*oekoumène*, de la Méditerranée et des zones de confins. Le temps est celui des générations qui se succèdent : l'ancienneté n'entraîne pas de solution de continuité avec le temps des hommes. Cette incrustation du mythe dans un espace-temps identifiable contribue à sa vraisemblance de récit sur le passé lointain¹³.

La mythographie lettrée et savante d'Apollodore produit sa propre légitimation par le soin formel mis à contrôler l'assemblage des traditions. Elle apparaît comme un savoir spécialisé, enraciné dans la bibliothèque de l'hellénisme : « Argos et Ismènè, fille d'Asopos, eurent pour fils Iasos, qui, dit-on, fut le père de Io. Mais Castor, l'auteur des *Chroniques*, et beaucoup de Tragiques, disent que Io était la fille d'Inachos. Quant à Hésiode et Akousilaos, ils font d'elle la fille de Pirèn » (II. 5). L'objet du débat est l'ascendance d'Io, non son existence. Il est plus facile de juxtaposer les thèses en présence sur le premier point, d'opposer une source anonyme, deux historiens et un poète, que de trancher la question de la « réalité historique » d'Io. Le problème, en fait, ne se pose pas. Le mythographe est tenu d'exécuter son programme, de résoudre toutes les difficultés techniques inhérentes au projet d'une généalogie universelle des dieux et des héros. L'inventaire des variantes éclaire *a contrario* la nature consensuelle des informations données sans autre précision. Il témoigne d'un certain indécidable et appelle moins un choix de l'auteur et de son lecteur que la prise en compte des divergences de la tradition, divergences qui, en elles-mêmes, relèvent du savoir du mythographe. Dans leur confrontation même, ces variantes se réduisent à des actes d'énonciation sans autre justification que l'autorité de leurs auteurs. Et Apollodore ne s'appuie pas sur cette confrontation des versions parallèles pour choisir un récit plutôt qu'un autre.

La mythographie suppose en effet un régime particulier d'énonciation. Nous ne sommes plus devant des traditions collectives et orales, perpétuées par des exégètes locaux qui les transmettent aux antiquaires et périégètes. Le mythe est fixé par des auteurs qui en assument, en leur nom propre, la formulation. Sans doute conviendrait-il de distinguer les premiers mythographes de leurs successeurs. Un poète comme Hésiode, par exemple, au VII^e siècle, compose une *Théogonie* qui dénombre et met en ordre l'ensemble des dieux de la Grèce. Œuvre fondatrice, inspirée par les Muses, qui ne s'appuie que sur l'autorité poétique. Comme l'écrit Paul Veyne, « Hésiode sait qu'on le croira sur parole. Il est le premier à croire à tout ce qui lui

11. Thomas PAVEL, *Univers de la fiction*, Paris, Éditions du Seuil, 1988.

12. Paul VEYNE, *op. cit.*, pp. 26-27, 81-84.

13. Paul VEYNE, *op. cit.*, pp. 85-86.

« passe par la tête¹⁴ ». Mais avec Hécátée de Milet, l'un des premiers prosateurs, au v^e siècle, les « récits » des Grecs deviennent un objet intellectuel sur lequel on peut affirmer un désaccord, avancer une opinion, exercer une critique. Ainsi, ce fragment d'Hécátée : « Ce n'est pas Aigyptos lui-même qui est venu à Argos, mais ses fils, qui étaient, selon Hésiode, au nombre de cinquante, selon moi, pas même vingt¹⁵ ». Entre le poète et celui que l'on considère parfois comme un précurseur de l'historiographie grecque, la ligne de partage est subtile : le désaccord ne porte pas sur l'existence d'Aigyptos et de ses fils ni sur leurs noces avec les Danaïdes, épisode si important dans les traditions de l'Argolide, mais sur un point de détail, un chiffre, qu'Hécátée juge invraisemblable. Il y a désormais un regard réflexif sur la tradition et l'affirmation d'un désaccord, qui trouve sa propre légitimation, sa validation dans le simple fait d'énoncer. Nous entrons ici dans un espace de confrontation critique, obéissant aux critères du vraisemblable. Mais d'Hésiode à Hécátée, le mythe et les généalogies restent des discours de vérité, où l'on se situe au-delà de la preuve ou de l'argument décisif. « Comment décider qu'un roi s'appelait Ampyx ? Pourquoi ce nom plutôt qu'un millier d'autres ? », se demande avec raison Paul Veyne¹⁶.

La *Bibliothèque* d'Apollodore ne doit son autorité et sa vraisemblance qu'à sa cohérence formelle qui équivaut à un effet rhétorique : la continuité du fil conducteur, l'homogénéité de la narration, l'effet d'exhaustivité généré par les listes. Texte synthétisant une riche tradition antérieure, la *Bibliothèque* déplace ainsi la question de la vérité du mythe : l'enjeu est moins de se prononcer sur l'existence des dieux et héros que de valider la cohérence interne de l'œuvre d'Apollodore, les jeux d'échos et les réminiscences qui la rattachent au savoir partagé sur les temps anciens.

Les théoriciens de la réception des textes littéraires tiennent pour acquis qu'une œuvre dessine en négatif le profil de ses destinataires et les stratégies de lecture auxquelles ils sont invités. Il est difficile de déduire de la *Bibliothèque* d'Apollodore le portrait de son lecteur. J.-Cl. Carrière et B. Massonie ont sans doute raison de ne pas limiter son audience aux milieux scolaires, et de privilégier un public lettré plus large. Certes, les catalogues rappellent les pratiques scolaires, où la mémorisation des noms propres tenait une place importante (voir par exemple le manuel de géographie de Denys le Périégète). On peut aussi se représenter la *Bibliothèque* comme une réserve de sujets de développements rhétoriques ou romanesques, de thèmes se prêtant à l'amplification narrative. Mais la vocation essentielle du texte semble bien être de formaliser l'ensemble des traditions mythiques, de réussir à englober dans un même cadre de référence des systèmes hétérogènes, d'imposer à la mythologie grecque une rationalité narrative : ordre chronologique, explication des liens familiaux, exhaustivité des recensements, résumé succinct et neutre des principaux exploits attribués au héros concerné, rappel des variantes les plus importantes. Extraite des monographies locales ou régionales des premiers historiographes comme de son contexte littéraire et poétique, la mythologie émerge ici comme un patrimoine de récits, un terrain symbolique partagé moins par une communauté civique, familiale ou géographique que par une communauté de culture, nourrie de la langue et de la littérature grecques, et désireuse de maîtriser ce champ de savoir sans être contrainte de traverser à nouveau des textes poétiques et une historiographie archaïque peut-être plus difficilement accessibles. L'ouvrage d'Apollodore avait peut-être pour fonction de pourvoir d'une mémoire artificielle, de racines communes, le public des lettrés de langue grecque

14. Paul VEYNE, *op. cit.*, p. 41.

15. *F. Gr. Hist.*, 1, F 19.

16. Paul VEYNE, *op. cit.*, p. 113.

LITTÉRATURE ET HISTOIRE

vivant dans les régions orientales de l'Empire romain, souvent établi dans des zones d'hellénisation récente, exclues des traditions et du ciment social qui se perpétuaient, comme en témoigne Pausanias, dans les cités de la Grèce continentale. Le passé mythique, reformulé par cette littérature technique, serait ainsi non seulement « une pratique compensatoire et complémentaire de la domination romaine¹⁷ », mais aussi la recherche, dans le passé très ancien, d'un lien culturel et symbolique que les aléas de l'époque hellénistique avaient fissuré.

« Bibliothèque », c'est-à-dire le livre qui condense tous les livres, assemble des récits partiels, établit des connexions et résorbe les divergences, conjoint le rêve de la complétude et de l'exhaustivité avec le fantasme d'une miniaturisation quasi cartographique. Car, dans les perspectives d'une sociologie de la lecture qu'il conviendrait d'appliquer au monde grec hellénistique et impérial, l'ouvrage d'Apollodore témoigne de la demande d'un certain public pour le genre des condensés, des abrégés, des textes qui sont des carrefours intertextuels — proches peut-être des hypertextes modernes. L'abondance nouvelle des écrits, accumulés à la Bibliothèque d'Alexandrie, était peut-être une menace pour la lecture, toute curiosité s'exposant au risque de l'errance, de l'éparpillement de textes en textes sans parvenir à la synthèse. La *Bibliothèque* d'Apollodore offrait au lecteur cultivé la maîtrise d'un champ de savoir, un cadre systématique d'archivage où coexistaient la discipline du recensement de la population héroïque avec le plaisir de lire des récits réduits à leurs lignes essentielles. Par sa profusion même, et en l'absence de balisage interne, elle invitait le lecteur à se perdre dans le dédale des généalogies, regard myope redécouvrant la mythologie au fil de l'écriture.

Christian JACOB
CNRS, Centre Louis Gernet

17. Marie-Madeleine MACTOUX, art. cit., p. 248.